

Traductions des textes du 15

Texte I Horace Odes

Texte II Hymne homérique à Hermès

Dès qu'il fut sorti du sein maternel, il ne resta pas longtemps enveloppé des langes sacrés; mais, s'élançant, il chercha les boeufs d'Apollon et franchit le seuil de l'ancre obscur. Il rencontra une tortue et s'en empara. Elle était à l'entrée de la grotte, se traînant à pas lents et paissant les fleurs de la prairie : à cette vue, le fils de Zeus sourit de joie et prononça ces paroles : « Voilà sans doute une rencontre qui me présage du bonheur : je n'aurai garde de la dédaigner. Salut, aimable produit de la nature, toi qui peux devenir un instrument mélodieux, âme de la danse, compagne des festins, tu me combles de joie en m'apparaissant : tortue qui vis sur les montagnes, charmant joujou, écaille bigarrée, d'où viens-tu? Je t'emporterai dans ma demeure, tu me seras d'un grand secours. Je ne te mépriserai pas, tu seras l'origine de ma fortune : il vaut mieux pour toi habiter une maison, il te serait nuisible de rester à la porte. Vivante, tu serais un obstacle aux enchantemens funestes, si tu meurs tu rendras des sons harmonieux. »

Il dit, l'enlève de ses deux mains et retourne à sa demeure, portant cet aimable joujou. Il vide l'écaille avec le ciseau d'un acier étincelant, et il arrache ainsi la vie à la tortue des montagnes. Aussi prompt que la pensée qui traverse l'esprit de l'homme agité de mille soucis, aussi prompt que les étincelles qui jaillissent, Hermès accomplit cette oeuvre avec la rapidité de la parole. Il coupe des roseaux en une juste mesure et leur fait traverser le dos de la tortue à l'écaille de pierre : tout autour il tend avec habilete une peau de boeuf; il y adapte un manche, sur lequel des deux côtés il enfonce des chevilles; puis il y joint sept cordes harmonieuses de boyaux de brebis.

Cet ouvrage achevé, il soulève cet instrument délicieux, il le frappe en cadence avec l'archet, et sa main lui fait rendre un son retentissant. Alors le dieu chante en improvisant des vers harmonieux,

Hermès calme d'abord aisément le fils de Léo, quelque puissant qu'il soit; ***puis, de sa main gauche prenant sa lyre, il frappe en mesure les cordes avec l'archet. Sous ses doigts, l'instrument rend un son retentissant. Le brillant Apollon sourit de plaisir, les divins accents pénètrent son âme et remplissent son coeur d'une vive émotion.***

Le fils de Maïa, ainsi rassuré, fait résonner sa lyre mélodieuse. Assis près d'Apollon, il joint ses chants aux accents de sa lyre; sa voix est douce et harmonieuse

De vifs désirs de posséder cette lyre sonore se répandent dans le coeur d'Apollon

[...]

« Tu viens de me faire entendre des accords tout nouveaux et une voix admirable que jamais aucun homme, aucun habitant de l'Olympe ne peut égaler, je pense. O divinité chérie, fils de Zeus et de Maïa, d'où te vient cet art? Quelle Muse peut ainsi dissiper les noirs chagrins? Quelle est cette harmonie? J'y trouve réunis toutes les voluptés, le plaisir, l'amour, et le penchant au doux sommeil. [...] Fils de Zeus, j'admire quels sons merveilleux tu sais tirer de la lyre » [...]

Et l'illustre fils de Lètô, le royal archer Apollon, soutenant la kithare de la main gauche, essaya le son avec le plektre, et la kithare résonna admirablement, et le Dieu chanta.

Texte III Ovide Fastes , 6 , v 697 – 701

Apprends aussi que c'est à moi que la troupe de ces musiciens doit l'invention de son art. C'est moi qui la première, perçant de quelques trous une branche de bois, en ai fait une longue flûte d'où s'échappaient des sons divers. Cette harmonie me plaisait; mais ayant vu mon image réfléchi par les eaux limpides, [6, 700] je m'aperçus du gonflement de mes joues virginales. À ce prix, l'art me semblait chèrement acheté; Adieu ma flûte, m'écriai-je, et elle alla tomber sur les gazons du rivage. Un satyre la trouve et d'abord la considère avec étonnement; il ne sait comment s'en servir; il découvre que le souffle en fait sortir un son; [6, 705] tantôt ses doigts donnent passage à l'air, tantôt ils le complimentent, et déjà il s'enorgueillit de son talent au milieu des nymphes. Bientôt il provoque Phébus lui-même; il est vaincu par Phébus, et pendu; et le fer sépare la peau de ses membres. Mais toujours c'est à moi que sont dues la découverte et l'invention de l'instrument mélodieux; [6, 710] voilà pourquoi ma fête est célébrée aussi par ceux qui cultivent cet art."

Textes annexes

Hygin

On raconte que Minerve fut la première à fabriquer une flûte à partir d'un os de cervidé et qu'elle se rendit au banquet des dieux pour y jouer un air . Mais comme Junon et Venus se moquaient d'elle , parce que , elle qui avait déjà aussi des yeux pers gonflait ses joues , se sentant honteuse et moquée pendant son exécution musicale , elle partit pour les forêts de l'Ida auprès d'une source . Là alors qu'elle modulait un air elle aperçut son image dans l'eau ; elle vit que les moqueries étaient justifiées ; aussi jeta-t-elle la flûte et proféra-t-elle une menace : quiconque s'emparerait de cette flûte subirait un supplice épouvantable .

Marsyas le berger , fils d'Eagre , l'un des satyres , s'en empara . Par un entraînement assidu il produisit des mélodies de jour en jour plus douces , au point qu'il se mit à défier Apollon et sa cithare , et lui proposer un concours musical .

Plutarque

il ne voulut jamais apprendre à jouer de la flûte, parce que ce talent lui paraissait méprisable et indigne d'un homme libre. Il disait que l'usage de l'archet et de la lyre n'altère point les traits du visage, et ne lui fait rien perdre de sa noblesse; mais que la flûte déforme tellement la bouche et même la figure entière, qu'on est à peine reconnu de ses meilleurs amis. D'ailleurs, ajoutait-il, celui qui joue de la lyre peut s'accompagner de la voix et du chant; mais la flûte ferme tellement la bouche du musicien, qu'elle lui interdit l'usage de la parole. Laissons donc, disait-il encore, laissons la flûte aux enfants des Thébains, qui ne savent pas parler; mais nous, Athéniens, nous avons, comme disent nos pères, pour protecteurs et pour chefs Minerve et Apollon, dont l'une jeta loin d'elle la flûte, et l'autre écorcha celui qui en jouait.

Texte IV concours musical

Ovide Métamorphoses XI

Le Tmole, dont le sommet s'élève dans la nue et domine au loin les mers, voit à ses pieds, d'un côté, les tours de la superbe Sardes; de l'autre, les murs de l'humble Hypaepa. C'est là qu'au son de ses pipeaux légers, Pan attire les nymphes d'alentour, et par ses chants rustiques amuse leurs loisirs. Il ose préférer ses pipeaux à la lyre. Il défie Apollon, et le dieu du mont est pris pour juge de ce combat inégal.

[157] Sur son roc assis, le vieux Tmole, pour mieux les écouter, écarte la forêt qui couvre sa tête. Une couronne de chêne ombrage seule son front, et sur ses tempes profondes pendent des festons de feuilles et de glands. Puis, s'adressant au dieu des bergers : "Le juge est prêt, dit-il". Pan souffle aussitôt dans ses pipeaux rustiques, et charme, par son aigre harmonie, l'oreille grossière de Midas, présent à ce combat. Le dieu pris pour juge tourne ensuite sa tête vers Apollon, et la forêt a suivi ce mouvement. Apollon se lève le front couronné de lauriers au Parnasse cueillis, et revêtu d'une longue robe que Tyr vit teindre dans ses murs. Rien que son attitude annonce le dieu de l'harmonie. D'une main savante, il touche l'instrument de sa gloire. Ravi par la douceur de ses accords, le vieux Tmole prononce que la flûte champêtre est vaincue par la lyre.

[172] Tel est son jugement; les nymphes et les bergers applaudissent;

1)

2)

3)

4)

5)

6)

Texte V

Le roi Roger Szymanowski *Le Roi Roger* Livret de Jaroslaw Iwaszkiewicz

Acte II

Des lèvres de Roxane s'envole alors un chant , d'abord timide , puis gagnant en puissance . Le berger se met à chanter à son tour

ROXANE Dans la danse joyeuse dans la joyeuse folie, le matin rayonnant confesse tes secrets! Emporte-moi dans ton lointain pays!

LE BERGER Dans une danse d'amour, dans les flammes du sang, le feu de l'infini Dans un paradis flamboyant! Dans une folie mystérieuse, une danse divine

LE ROI ROGER(dans un désespoir extrême) Roxane!

ROXANE Fraîcheurs, vergers! Danses! Rêves d'écume, feux d'abîmes! D'ailles l'envol!

LE BERGER Danse radieuse! Feux d'abîme! D'ailles l'envol!

ROXANE, LE BERGER, CHŒUR Ah!

(De la foule tournoyant en une folle danse des voix s'élèvent, se liant en un puissant accord.)

Texte VI Orphée

Ovide Les métamorphoses , XI , v 1 – 55

Tandis qu'autour de lui, par le charme de ses vers, Orphée entraîne les hôtes des forêts et les forêts et les rochers, les Ménades, qu'agitent les fureurs de Bacchus, et qui portent en écharpe la dépouille des tigres et des léopards, aperçoivent, du haut. d'une colline, le chantre de la Thrace, des sons divins de sa lyre accompagnant sa voix. Une d'elles, dont les cheveux épars flottent abandonnés aux vents, s'écrie "Le voilà ! le voilà celui qui nous méprise !" Et soudain son thyrses va frapper la tête du prêtre d'Apollon. Mais, enveloppé de pampre et de verdure, le thyrses n'y fait qu'une empreinte légère, sans la blesser. Une autre lance un dur caillou, qui fend les airs, mais, vaincu par les sons de la lyre, tombe aux pieds du poète, et semble implorer le pardon de cette indigne offense.

[Cependant le trouble augmente. La fureur des Ménades est poussée à l'excès. La terrible Érynis les échauffe. Sans doute les chants d'Orphée auraient émoussé tous les traits; mais leurs cris, et leurs flûtes, et leurs tambourins, et le bruit qu'elles font en frappant dans leurs mains, et les hurlements affreux dont elles remplissent les airs, étouffent les sons de la lyre : la voix d'Orphée n'est plus entendue, et les rochers du Rhodope sont teints de son sang.[20] D'abord, dans leur fureur, les Bacchantes ont chassé ces oiseaux sans nombre, ces serpents, et ces hôtes des forêts, qu'en cercle autour du poète la lyre avait rangés. Alors elles portent sur lui leurs mains criminelles.]

...[Ces femmes sacrilèges consomment leur crime; il expire, et son âme, grands dieux ! s'exhale à travers cette bouche dont les accents étaient entendus par les rochers, et qui apprivoisait les hôtes sauvages des forêts.]

[44] Chantre divin, les oiseaux instruits par tes chants, les monstres des déserts, les rochers du Rhodope, les bois qui te suivaient, tout pleure ta mort. Les arbres en deuil se dépouillent de leur feuillage. De leurs pleurs les fleuves se grossissent. Les naïades, les dryades, couvertes de voiles funèbres, gémissent les cheveux épars.

[50] Ses membres sont dispersés. Hèbre glacé, tu reçois dans ton sein et sa tête et sa lyre. Ô prodige ! et sa lyre et sa tête roulant sur les flots, murmurent je ne sais quels sons lugubres et quels sanglots plaintifs, et la rive attendrie répond à ces tristes accents.

Texte VII Homère

Odyssee chant XII Les Sirènes V 165 – 193

Tandis que j'apprenais à mes compagnons tous ces détails, nous apercevons l'île des Sirènes ; car notre navire était poussé par un vent favorable. Mais tout à coup le vent s'apaise, le calme se répand dans les airs, et les flots sont assoupis par un dieu. Les rameurs se lèvent, plient les voiles, et les déposent dans le creux navire ; puis ils s'asseyent sur les bancs et font blanchir l'onde de leurs rames polies et brillantes. Aussitôt je tire mon glaive d'airain et je divise en morceaux une grande masse de cire que je presse fortement entre mes mains ; la cire s'amollit en cédant à mes efforts et à la brillante lumière du soleil, fils d'Hypérion, puis j'introduis cette cire dans les oreilles de tous mes guerriers. Ceux-ci m'attachent les pieds et les mains au mât avec de fortes cordes ; ils s'asseyent et frappent de leurs rames la mer blanchissante. Quand, dans sa course rapide, le vaisseau n'est plus éloigné du rivage que de la portée de la voix et qu'il ne peut plus échapper aux regards des Sirènes, ces nymphes font entendre ce chant mélodieux :

[184](#). « Viens, Ulysse, viens, héros fameux, toi la gloire des

Texte VIII

Homère Odyssée chant XII v 53 – 110

Les recommandations de Circé à propos de Scylla

» Lorsque tes compagnons auront fui ces rivages, je ne puis t'enseigner quelle route tu auras à suivre. Tu ne prendras conseil que de toi-même. Cependant je vais t'indiquer les chemins qui s'ouvrent des deux côtés. Là sont des roches saillantes, autour desquelles grondent les flots azurés d'Amphitrite ; elles sont appelées par les dieux fortunés roches errantes. Aucun oiseau ne peut les franchir, pas même les colombes timides qui portent l'ambrosie au puissant Jupiter. La roche unie ravit toujours une de ces colombes ; alors le fils de Saturne en envoie une autre pour compléter leur nombre. Les vaisseaux qui s'approchent de ces immenses rochers périssent en ces lieux ; les débris des navires et les corps des navigateurs sont emportés par les flots de la mer et dévorés par le feu du ciel. Le navire Argo, célébré par tous les chanteurs, fut le seul qui, en revenant des contrées d'Aétès, franchit ce passage ; il se serait même brisé contre ces rochers s'il n'eût été conduit par la belle Junon, car Jason était cher à cette déesse.

[73.](#) » La pointe aiguë de l'un de ces deux écueils touche aux vastes deux ; elle est environnée d'un nuage sombre qui ne se dissipe jamais, et la sérénité ne brille point à son sommet, ni dans l'été, ni dans l'automne. Nul homme ne pourrait y monter et n'en pourrait descendre, eût-il même vingt bras et vingt pieds, tant cette roche est lisse et semble être soigneusement polie. Au milieu du rocher se trouve une caverne obscure tournée vers le couchant, du côté de l'Érèbe ; c'est là, noble Ulysse, qu'il faut diriger ton vaisseau. Un homme, jeune encore, qui, de son creux navire, lancerait une flèche contre cette grotte, n'en atteindrait pas le fond. Scylla pousse d'affreux rugissements, sa voix est semblable à celle d'un jeune lion ; et personne ne se réjouit à la vue de ce monstre terrible, pas même un dieu ! Scylla possède douze griffes horribles et six cous d'une longueur démesurée ; à chacun d'eux est attachée une tête effrayante où paraît une triple rangée de dents serrées et nombreuses, sur lesquelles siège le noir trépas. Le milieu de son corps est plongé dans la vaste caverne, ce monstre ne fait sortir du gouffre que ses têtes hideuses ; il les promène autour de l'écueil, puis saisit et dévore les dauphins, les chiens de mer et les énormes baleines que nourrit par milliers la bruyante Amphitrite. Aucun

nautonnier ne se glorifie d'avoir échappé sain et sauf aux fureurs de ce monstre terrible, car Scylla saisit toujours un homme par chacune de ses têtes et l'enlève de son navire à la proue azurée.

[101](#) » Ulysse, l'autre écueil que tu verras est plus bas, très-près de l'autre, et à la portée des flèches. A son sommet s'élève un figuier chargé de feuilles ; au-dessous de ce figuier est la formidable Charybde, qui engloutit sans cesse l'onde noire : trois fois par jour et elle la rejette, et trois fois encore elle l'avale en poussant des mugissements effroyables. Qu'il ne t'arrive donc point de passer en ces lieux lorsque Charybde absorbe les eaux de la mer ; car nul ne pourrait t'arracher à la mort, pas même le puissant Neptune. Rapproche-toi de Scylla et dirige ton navire en effleurant l'écueil. Il vaut mieux regretter six compagnons que de les voir périr tous ensemble. »

7)

8)

9)

10) Texte IX

Homère Odyssée Chant XII v 415 – 446

Quand nous sommes à quelque distance de l'île et que loin de découvrir la terre, nous n'apercevons plus que le ciel et les ondes, le fils de Saturne enveloppe notre vaisseau d'un nuage bleuâtre, et la mer est plongée dans les ténèbres. Soudain le bruyant Zéphyr se précipite en excitant une horrible tempête ; l'impétuosité des vents rompt les deux cordages du mat, qui tombe en arrière ; et avec lui tous les agrès sont jetés au fond du vaisseau : le mât, dans sa chute, frappe et brise le crâne de notre pilote. Ce malheureux guerrier est précipité dans les ondes, comme un plongeur, la tête la première, et la vie, l'abandonne. Au même instant Jupiter fait gronder le redoutable tonnerre et il lance sa foudre sur notre bâtiment, qui tournoie aussitôt ; le navire est rempli d'un nuage de soufre et mes compagnons tombent à la mer. Ces infortunés, semblables à des corneilles marines, flottent autour : du vaisseau ; et le retour dans leur patrie leur est à jamais ravi !

[420](#) » Resté seul, je parcours en tous sens mon vaisseau, lorsqu'un tourbillon sépare les flancs de la carène qui est elle-même emportée par les vagues ; le mât aussi est arraché de la carène ; mais comme une longue courroie faite avec la dépouille d'un taureau pendait à ce mât, je les réunis aussitôt ; je m'assieds sur les débris de mon esquif, et je m'abandonne aux vents pernecieux.

[426](#) » Alors le Zéphyr cesse et la tempête s'apaise. Bientôt arrive le Notus qui, portant la douleur dans mon âme, me fait craindre d'avoir à lutter encore avec l'horrible Charybde. Pendant toute la nuit, je suis le jouet des flots, et aux premiers rayons du jour je me trouve auprès des rochers de Charybde et de Scylla. L'horrible Charybde engloutissait en ce moment l'onde salée. Je m'élançe alors sur un haut figuier, et j'y reste fortement attaché comme une chauve-souris.

Je ne pouvais ni me reposer sur mes pieds, ni m'élever plus haut, car les racines de cet arbre étaient éloignées, et les longues branches qui ombrageaient l'abîme étaient à une très-grande hauteur. J'y reste suspendu jusqu'à ce que le monstre ait rejeté de son sein le mât et la carène de mon navire. Je les attendais depuis long-temps avec impatience, lorsqu'ils réapparaissent enfin. A l'heure où le juge quitte l'assemblée pour prendre le repas du soir, après avoir terminé les différents d'une bouillante jeunesse, Charybde fait reparaître les poutres de mon navire. J'étends les pieds et les mains, et je tombe avec bruit dans la mer, tout près des larges poutres ; puis je m'assieds sur ces débris et je rame avec effort. (Le père des dieux et des hommes ne permit point que Scylla m'aperçût ; car alors je n'aurais pu éviter le terrible trépas.)

Texte X

Ronde Maurice Ravel

Paroles de la chanson Ronde , écrites par Maurice Ravel

[LES VIEILLES]

N'allez pas au bois d'Ormonde
Jeunes filles, n'allez pas au bois:
Il y a plein de satyres
De centaures, de malins sorciers
Des farfadets et des incubes
Des ogres, des lutins
Des faunes, des follets, des lamies
Diables, diablots, diabolins
Des chèvre-pieds, des gnomes
Des démons
Des loups-garous, des elfes
Des myrmidons
Des enchanteurs es des mages
Des stryges, des sylphes
Des moines-bourus
Des cyclopes, des djinns
Gobelins, korrigans
Nécromants, kobolds ...
Ah!
N'allez pas au bois d'Ormonde
N'allez pas au bois

[LES VIEUX]

N'allez pas au bois d'Ormonde
Jeunes garçons, n'allez pas au bois:
Il y a plein de faunes
De bacchantes et de males fées
Garçons, n'allez pas au bois

Des satyresses
Des ogresses
Et des babaïagas
Des centaures et des diablasses
Goules sortant du sabbat
Des farfadettes et des démons
Des larves, des nymphes
Des myrmidones
Il y a plein de démons
D'hamadryades, dryades
Naiades
Ménades, thyades
Follettes, lémures

Gnomides, succubes
Gorgones, gobelines ...
N'allez pas au bois d'Ormonde

[LES FILLES ET LES GARCONS]
N'irons plus au bois d'Ormonde
Hélas! plus jamais n'irons au bois

Il n'y a plus de satyres
Plus de nymphes ni de males fées
Plus de farfadets, plus d'incubes
Plus d'ogres, de lutins
Plus d'ogresses
De faunes, de follets, de lamies
Diables, diablots, diabolins
De satyresses, non
De chèvre-pieds, de gnomes
De démons
Plus de faunesses, non!
De loups-garous, ni d'elfes
De myrmidons
Plus d'enchanteurs ni de mages
De stryges, de sylphes
De moines-bourus
De centaures, de naiades
De thyades
Ni de ménades, d'hamadryades
Dryades
Folletes, lémures, gnomides, succubes, gorgones, gobelines
De cyclopes, de djinns, de diabloteaux, d'éfrits, d'aegyptans
De sylvains, gobelins, korrigans, nécromans, kobolds ...
Ah!

N'allez pas au bois d'Ormonde
N'allez pas au bois

Les malavisées vieilles
Les malavisés vieux
Les ont effarouchés Ah!